

# FEU DE LA SAINT-JEAN

## FEU SACRÉ



(Ph. Charmet)

Si puissant était le culte du feu que l'Eglise se garda bien d'y toucher. Elle tenta de l'appriivoiser mais n'y réussit que très imparfaitement. La Saint-Jean est surtout, et jusqu'à nos jours, une fête païenne.

**L**e feu s'est longtemps trouvé — pour ne pas dire toujours — en tête des préoccupations humaines. et il y a lourd à parier qu'il fut à l'origine des premiers conflits ayant opposé ceux qui gardaient jalousement la flamme tombée du ciel à ceux qui désiraient, massue au poing, s'en emparer.

D'où un culte de la flamme commun à bien des civilisations et qui, semble-t-il, suivit de près celui qui était rendu au soleil.

Les Egyptiens célébraient sous la II<sup>e</sup> Dynastie — 2 000 ans avant Jésus-Christ — trois fêtes dédiées aux dieux et aux morts dans lesquelles le feu, symbole de purification et de résurrection, était solennellement magnifié. Les deux premières marquaient la nouvelle année, la troisième, appelée Uag, le 18<sup>e</sup> jour du mois de Thot, lunaire organisateur de l'univers.

Dans l'Orient ancien, les Indo-Iraniens de la préhistoire transmirent

aux générations suivantes la vénération du foyer perpétuel utilisé, certes, pour la cuisine, mais aussi pour les prières aux dieux et la protection contre les maléfices.

Chez les Perses, un feu qui ne devait jamais s'éteindre brûlait sur les autels du dieu Ahouramazda.

A Rome, où Vulcain personnifiait les forces souterraines en ignition, de jeunes vierges entretenaient la flamme de Vesta, déesse du Foyer, comme l'était Hestia chez les Grecs.

En Chine, Chen-Noug portait la double couronne de protecteur du feu et des défrichements. Pour l'honorer, il convenait, à chaque saison, de rallumer la flamme avec des bois d'une essence correspondant à l'époque qui s'ouvrait.

Au Japon, Atago protégeait ses adorateurs contre les incendies qui sévissaient déjà dans l'archipel de façon endémique.

Dans les pays slaves, les tribus se prosternaient devant Svarojitch, fils de Svarog, le dieu Soleil, descendu sur terre sous la forme d'une larme incandescente.

Plus près de nous, l'Eglise romaine, ainsi d'ailleurs que l'Eglise grecque, a perpétué la bénédiction du feu nouveau le samedi saint, suivant en cela le lointain concept de résurrection.

### Les feux-follets exemptés de couvre-feu

Cependant, les flammes n'ont pas toujours été considérées comme d'origine divine. Sur notre propre continent, on voyait dans les feux follets les âmes de criminels condamnés à errer de par le monde jusqu'au jugement dernier, à moins qu'on ne les considère comme de malfaisants lutins en quête d'un mauvais coup...

Guillaume le Conquérant, qui pourtant n'avait rien d'une poule mouillée, redoutait au plus haut point les étran-



(Ph. Charmet)

Page précédente : la Saint-Jean en Alsace (vers 1870). Ci-dessus : la Saint-Jean à Aix-en-Provence. Bûchers, mannequins, torchères, se répètent presque identiques d'un bout à l'autre de l'Europe, nous reliant à nos plus profondes racines.

ges lueurs courant, la nuit, de tombe en tombe. A telle enseigne que lorsqu'il décrétait le couvre-feu, il faisait pour elles une exception, les autorisant à continuer leurs rondes sans qu'elles aient à encourir ses foudres !

Vénéré pour ses bienfaits ou redouté pour ses maléfices, le feu a donc fait l'objet d'un culte quasi universel.

Mais c'est dans la vieille Amérique, et plus particulièrement chez les Incas, que se situe la fête qui, fort curieusement, se rapproche le plus du sujet qui nous occupe : les feux de la Saint-Jean.

Les Incas adoraient le Soleil, leur dieu suprême. Ils vénéraient aussi la flamme, qu'ils appelaient fort joliment Nina. Tous les ans, lors de la fête du solstice d'été (aux alentours du 22 juin), le grand prêtre allumait religieusement Mosoc Nina, le feu sacré, que les vierges du Soleil devaient entretenir douze mois durant au cœur ardent de leur temple inviolable.

Solstice d'été pour les feux de Nina, solstice d'été pour ceux de la Saint-Jean, n'y a-t-il pas là une bien singulière coïncidence ?

Ainsi donc, sous nos latitudes, les feux de la Saint-Jean, des plus humbles aux mieux organisés, illuminent la nuit du 23 au 24 juin comme pour prolonger encore l'éclat du jour le plus long de l'année.

Ces feux-là, dont l'origine se perd dans la... nuit des temps, étaient sans

doute, à leurs débuts — ne serait-ce qu'en se référant au contexte historique — de nature païenne. Et d'aucuns d'avancer qu'il s'agissait d'une fête solaire autorisant tous les débordements, un peu à la façon du carnaval, qui fait litière des tabous. Plus tard, cette manifestation passablement orgiaque aurait été récupérée par l'Eglise, désireuse, autant que faire se peut, d'en modérer les coupables ardeurs favorisées par l'ombre complice cernant le halo du foyer.

## Le soleil crucifié des Pyrénées

Cette thèse nous paraît fort plausible, tout au moins dans son aspect solaire. Des observations ayant pour cadre les Pyrénées, l'une des régions de France où la tradition des feux de la Saint-Jean s'est maintenue de manière vivace, viennent la conforter. Il est patent, en effet, qu'on y rencontre, gravés sur des monuments, des symboles solaires surchargés de la croix chrétienne. Ces croix solaires où le Soleil apparaît comme crucifié abondent à l'ouest de la chaîne, notamment au Pays basque. Diverses interprétations ont été données de cette image, dont celle qui prétend que ce Soleil crucifié affirme la victoire du christianisme sur le culte solaire. En d'autres termes, ainsi qu'a pu l'écrire Henri Lefebvre, « la croix assombrit le Soleil ; elle masque sa chaude et aveuglante lumière de ses ténèbres distinctes. Elle démembré, elle obscurcit : elle a une autre évidence. Les peuples archaïques ont été vaincus et matés par quelque chose de plus fort, ce qui ne veut pas dire meilleur ».

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une brève parenthèse pour souligner combien ces lignes nous semblent définir à merveille l'un des aspects de cette âme, de ce sentiment basque, dont on n'a pas fini de sonder les mystères.

Et n'allez pas croire que ces soleils mis en croix remontent à bien longtemps. Nous en savons qui ne sont pas antérieurs au 18<sup>e</sup> siècle. Ce qui implique — même en prenant en compte une certaine perpétuation « mécanique », voire inconsciente, du symbole — que le Soleil en tant que divinité était encore combattu par les tenants de la religion nouvelle fort après les débuts de l'ère chrétienne.

D'où la persistance, en ces terres pyrénéennes, du culte de la flamme lié

à celui du Soleil ; d'où la pérennité des feux dits de la Saint-Jean...

Une déduction qui peut prêter à controverse mais dont la conclusion n'est pas dénuée de logique. L'emprise de l'Eglise catholique sur les manifestations de cette coutume, nous la trouvons pleinement dans le déroulement des feux de la Saint-Jean tels qu'ils étaient conçus au début du siècle autour de Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées). Ici, le bûcher majestueux était dressé au pied d'un sapin dépouillé de ses branches et couronné de fleurs.

Sortant de l'église, un cortège s'avancait, la croix en tête. Il était composé de 24 hommes, revêtus de surplis et portant des cierges, qui précédaient le clergé. La procession faisait 9 fois le tour de l'amas de branchages. Après quoi, le curé bénissait le dispositif et l'enflammait à l'aide d'un cierge consacré.

Autour du foyer central, les participants à la fête brandissaient alors des torches appelées « halthères », faites de branches écorcées décorées de fleurs à l'instar du grand sapin. Ces torches allumées au brasier bénit servaient à

des simulacres de combats, à moins que jetées très haut en l'air elles ne dessinèrent dans la nuit d'étincelantes arabesques.

Et c'est ici qu'intervenait le côté profane de la fête car ces jeux de lumière s'accompagnaient d'imprécations, proférées en dialecte local pour n'être perçues que des initiés.

Le bûcher réduit à l'état de brasier était sauté par les plus agiles en guise de porte-bonheur. Un bal suivait ouvert par les fiancés qui offraient leurs « halthères » aux dignitaires locaux. Quant aux vieilles gens, elles emportaient chez elles les brandons refroidis avec l'espoir d'éloigner les voleurs tout en facilitant la... ponte des poules !

Ainsi s'achevaient des feux de la Saint-Jean placés sous l'égide de l'Eglise mais qui n'en conservaient pas moins des accents profanes, résonances de traditions païennes à peine effacées.

En Scandinavie, à l'autre bout de la mosaïque européenne, les fêtes de la « midsommar » marquent le solstice d'été. Dans la région de Stockholm, on célèbre l'événement en dressant sur les

places ou dans les prés des perches de la Saint-Jean, semblables aux arbres de Mai, qui sont l'épicentre du bal.

Détail curieux et qui nous ramène en Bigorre, ces perches ne sont, en fait, que des sapins, dépourvus de leurs écorces, ornés de couronnes de fleurs tressées, exactement comme dans nos Pyrénées.

Au Danemark, les feux de la Saint-Jean sont l'occasion de brûler, dans la joie, les sorcières. Cependant il n'est pas question qu'elles soient à jamais consumées, car le doute peut subsister sur le sort qui leur est finalement réservé. En effet, au moment précis où les flammes lèchent les pieds de la sorcière et commencent à embraser ses vêtements, un ingénieux système de poulies fait s'envoler le mannequin, qui disparaît en flammes dans les ténèbres d'une nuit que, très officiellement, les pasteurs qualifient de « blanche », la consacrant, par ailleurs, à l'amour.

Fiancés de Bagnères ou du Jutland, une même bénédiction vous unit quand se lève la lune du 23 juin !

Jean-François Baque